STOCK

Hervé Hamon
Patrick Rotman

L'Effet Rocard

b 61
07
32
28

LES GRANDS LEADERS

Collection dirigée

par

Claude GLAYMAN

8° R
76589
(19)
20

Dans la même collection

Sicco MANSHOLT : *La Crise.*
Pierre MENDÈS FRANCE : *Choisir.*
Georges SÉGUY : *Lutter.*
Jacques DELORS : *Changer.*
Nicolas SARKIS : *Le Pétrole à l'heure arabe.*
L'Allemagne selon Willy Brandt, par Henri MÉNUDIER. Préface d'Alfred Grosser. Enquêtes et entretiens avec Willy Brandt, Helmut Kohl et Hans Dietrich Genscher.
Un Algérien nommé Boumediene, par Ania FRANCOS et Jean-Pierre SERENI.
Olof PALME : *Le Rendez-vous suédois.*
Nahum GOLDMANN : *Le Paradoxe juif.*
Jeannette LAOT : *Stratégie pour les femmes.*
Yigal ALLON : *Israël : la lutte pour l'espoir.*
Kurt WALDHEIM : *Un métier unique au monde.*
Pierre MAUROY : *Héritiers de l'avenir.*
René LEVESQUE : *La Passion du Québec.*
Bruno KREISKY : *L'Autriche entre l'Est et l'Ouest.*
Léopold Sédar SENGHOR : *La Poésie de l'action.*

A paraître

Nicolae CEAUSESCU : Conversations avec Édouard Guibert.
Ibrahim SOUSS : *Le Tournant palestinien.*
Roger MASSIP : *Caramanlis : un Grec hors du commun.*
Etc.

LIVRES-DOSSIERS

Suède : la réforme permanente.
Revue *Faire :* « Dossiers pour 1978. »
Dossier « Québec ».

A paraître

Des livres-dossiers consacrés à l'Algérie, à la Grèce, au Portugal, aux Antilles, etc.

L'EFFET ROCARD

Des mêmes auteurs :

L'Affaire Alata, Le Seuil, 1977.
Les Porteurs de valises, La Résistance française à la guerre d'Algérie, Albin Michel, 1979

Hervé Hamon, Patrick Rotman

L'effet Rocard

Stock

DL-03-04-1980-08991

ISSN 0338-8573



Tous droits réservés pour tous pays.
© 1980, Éditions Stock.

« La démocratie est à la fois moyen et but. Elle est le moyen pour établir le socialisme, en même temps que la forme de sa réalisation. »

Eduard BERNSTEIN.

Avant-propos

Voici un homme que la majorité de ses concitoyens — y compris nombre de ceux qui ne voteront jamais pour lui — souhaitent voir postuler la présidence. Avouons-le carrément : nous nous sentons concernés. On nous a certes avertis que les sondages d'opinion sont approximatifs et versatiles. Sans doute. Mais ceux-là sont têtus. La courbe ne dévie guère, les conclusions se recoupent. On a susurré à nos naïves oreilles que la technique n'est pas innocente, ni exempte de souterraines manipulations. Peut-être. Mais nous observons que M. Chinaud ou M. Pinton, pour ne citer que les membres les moins obscurs du personnel majoritaire, ne se hissent point en tête du hit-parade. Et cela nous incite à penser que « l'effet Rocard » existe bel et bien.

Cette première constatation en appelle une autre, apparemment déroutante : loin de se réjouir de l'ascension d'un des siens, l'appareil du parti socialiste met le drapeau en berne et, pour un peu, se plaindrait que l'ennemi le trahit. Au creux de nos oreilles qui commençaient à perdre leur naïveté,

certains responsables du P.S. proches du premier secrétaire ont même glissé que la droite libérale ne serait pas étrangère à la « campagne » qui favorise le député des Yvelines. Il n'est pas banal qu'on se dépeigne ainsi entre camarades. Il est surprenant d'entendre les mêmes dirigeants de l'opposition qui dénoncent l'impuissance et le manque d'imagination de MM. Barre et Giscard d'Estaing, les créditer soudain d'une machiavélique habileté manœuvrière. Michel Rocard, nous sommes-nous demandé, aurait-il pour obstacle majeur son propre parti ?

Nous n'étions qu'au début de nos étonnements. Au fil de l'enquête, notre personnage s'est dessiné. Mais nous aboutissions à une profusion d'images superposées plutôt qu'à une silhouette unique. Rocard, l'ancien « gauchiste » de mai 1968, est aussi un candidat « rassurant ». On le soutient à la C.F.D.T. mais certains patrons vont jusqu'à miser sur lui ou, à tout le moins, estiment sa compétence. Il bénéficie, dans le tiers monde progressiste, d'une sympathie qui date des guerres coloniales ; mais on l'écoute à Washington et on l'aime à Bonn, à Vienne, à Stockholm. Professionnel de la politique, il est néanmoins le seul à qui profite le mouvement de rejet, et de désarroi, qu'ont suscité les défaites renouvelées de la gauche.

Les amateurs de biographies lyriques seront probablement déçus par ce livre. Rocard en culottes courtes, en pantalon de golf, en complet-veston, et ainsi de suite jusqu'à l'habit élyséen, cela ne nous excitait guère. En revanche, nous nous sommes efforcés de découvrir quelles filiations, quelles constantes culturelles, quels affluents politiques,

quels enracinements sociaux expliquent le « phénomène » actuel — à la fois courant d'opinion aux facettes multiples et duel politique à l'intérieur du parti socialiste.

Michel Rocard est la dernière personne que nous avons interviewée. Auparavant, nous avons rencontré les animateurs de son équipe, les militants qui l'approuvent, les journalistes qui l'observent, les experts qui l'informent. Mais surtout, nous avons tendu plus loin notre micro : vers l'étranger, vers l'adversaire, vers les rivaux. Nous avons attendu d'être forts de ces témoignages, et de « flairer » les sources et les traits du « phénomène », pour questionner celui qui est au cœur de notre travail. Nous avons souhaité le saisir à travers ce qui le porte. « Notre projet vous gêne-t-il ? », lui avons-nous lancé. « Vous ne m'avez pas demandé mon avis », fut la réponse de l'intéressé.

Force est de s'en expliquer, dans ce pays où l'on semble concevoir tout journaliste comme vendu ou à vendre : cette enquête n'est pas une commande. Nous l'avons entreprise pour la meilleure et la plus simple raison du monde : « l'effet Rocard » mérite l'examen parce qu'il occupe le centre de l'actualité politique française. Dans le jeu subtil et sournois des petites phrases, le non-dit est plus important que le discours et il appartient au journaliste de le mettre au jour — sans complexe. Au téléphone, notre confrère René Andrieu a refusé de nous recevoir « parce que notre livre serait fatalement un monument à la gloire de Rocard, et qu'il n'avait pas l'intention d'y apporter sa pierre ». Si traiter l'actualité consiste à tailler des statues, on comprend pourquoi René Andrieu perd des lecteurs.

Tranquillisons les nôtres : cet ouvrage n'est pas un monument. Plus modestement, il s'applique à comprendre pourquoi le député des Yvelines — selon une enquête I.F.O.P. publiée par *L'Express* — apparaît aux Français comme « l'homme de l'année » 1979. Il montre que « l'effet Rocard » n'est pas réductible à une mode artificiellement entretenue. Le duel Mitterrand-Rocard, plus qu'un combat des chefs, est l'affrontement de deux gauches. Ce phénomène vient de loin. Il ira peut-être loin.

Hervé HAMON, Patrick ROTMAN.

Remerciements

Les auteurs tiennent à exprimer leur gratitude à tous ceux — hommes politiques, journalistes, syndicalistes, chefs d'entreprise, hauts fonctionnaires, politologues, et militants de diverses appartenances — qui ont bien voulu répondre à leurs questions : Claude Alphandéry, Jean Bars, Maurice Benassayag, Yves Bernard, José Bidegain, Christian Blanc, Claude Bourdet, Dominique Bussereau, Roland Cayrol, Jean-Pierre Chevènement, Olivier Chevrillon, Jean-Paul Ciret, Guy Claisse, Jean-Pierre Cot, Michel de la Fournière, Yves Dollo, Victor Fay, Daniel Frachon, Jacques Gallus, Franz-Olivier Giesbert, Jean Godoc, Gaston Gosselin, Gérard Grunberg, Pierre Guidoni, Jean Guigné, Marc Heurgon, Jean-Paul Huchon, Pierre Joxe, Jacques Julliard, Serge July, Jean-François Kahn, Jacques Kergoat, Jean Le Faucheur, Jean Le Garrec, Ivan Levaï, Flora Lewis, Lucien Liou, Claude Marti, Gilles Martinet, Isabelle Massin, Pierre Mauroy, Jean-François Merle, Jacques Moreau, Didier Motchane, Laurent Perez, Lucien Pfeiffer, Michel Pinton, Marie-Jo Pontillon, Robert Pontil-

lon, Hubert Prévôt, Michel Rocard, Michel Rolant, Pierre Rosanvallon, Pierre Salinger, Gérard Sandoz, Helmut Sorge, François Soulage, Antoine Spire, Bernard Stasi, Scott Sullivan, Olivier Todd, Alain Touraine, Edmund Van Gilder, Monique Vignal, Renaud Vignal, Jean-Marie Vincent, Patrick Viveret.

1

La belle image

Sec, le jugement tombe : « Le phénomène Rocard ? On le sent surtout au niveau des dîners en ville et des salles de rédaction. » Notre interlocuteur est un connaisseur ; depuis une vingtaine d'années qu'il fréquente le sérail, tour à tour reporter, chroniqueur, analyste, éditorialiste et, le plus souvent, tout cela à la fois, Jean-François Kahn en a humé des « phénomènes », côtoyé des jeunes loups dévoreurs d'avenir, entendu bruisser des rumeurs. Pertinent journaliste, volubile orateur, il ne se contente pas de contempler l'écume des choses, mais se pique de fouailler les entrailles de notre société. Cet ancien communiste s'affiche, non sans témérité, social-démocrate bon teint. Toutes ces « qualités » nous donnaient obligation de tendre notre micro et nos oreilles, prêts à enregistrer un panégyrique sur le « héros » de notre enquête. Déception.

« Rocard, je ne le trouve pas excellent à la télévision. Il a l'air sincère, antimagouilleur, compétent. Le point faible, c'est le débit trop rapide. De plus, il a une pensée très abstraite ; le qualitatif,

le quantitatif, l'autogestion, cela passe très bien au *Nouvel Observateur,* mais au petit écran... Le bon côté, c'est qu'il a l'air intelligent. On ne comprend pas tout : c'est une preuve d'intelligence. L'envers, c'est qu'il est capable de gaffes terribles. Je le vois bien se prononcer pour la suppression du tiercé ; tout à son honneur. Perte sèche : un million de voix. Ou encore se lancer dans un développement courageux sur l'homosexualité. Très sympathique, mais désastrueux pour des élections présidentielles. Une bête de media, Rocard ? Dans la mesure où il est une bête dans les rédactions[1]. »

Décidément, il faut y aller voir ; une rapide incursion dans les principales gazettes vérifie le constat : on ne l'aime pas, on l'adore. Quelques-uns l'appellent Rocard, beaucoup le nomment Michel, presque tous ont recueilli ses confidences. Inutile de dresser une liste, autant recopier le Bottin. Avec les journalistes, le courant passe. Tous ne sont pas ses amis, mais il ne compte guère d'ennemis déclarés. Peu de partisans avoués, non plus. D'emblée, afin de dissiper les malentendus, énonçons ce truisme : le trait distinctif des journalistes est d'être des professionnels de l'information. Si les rédactions s'intéressent à Rocard, c'est aussi parce que Rocard les intéresse. Élémentaire ? En effet. Généralement, dans les états-majors, on néglige ce détail. A traiter les journalistes en porte-plume ou en porte-micro, on oublie qu'il leur arrive parfois d'être autre chose. Avant de dénoncer le complot tentaculaire des « media », cette pieuvre polymorphe, il

1. Entretien avec les auteurs, 21 mars 1979.

convient, de temps à autre, de s'interroger sur l' « autonomie » du système de presse. Même s'ils sont étroitement surveillés, les grands organes d'information réagissent d'abord à l'événement. Ils gommeront un fait, accentueront un autre, mais ne créent pas de phénomènes d'opinion. Au mieux, ils les révèlent, au pire ils les dévoient. Personne n'a jamais vu une rédaction accoucher d'un homme politique.

Cette péremptoire parenthèse ne vise qu'à exécuter une ânerie répandue ici ou là : Rocard n'est pas une créature des media. Reste à étudier les rapports du député des Yvelines avec la presse. Rapports ambigus, plus complexes qu'il n'y paraît, originaux en tout cas. Ivan Levaï, journaliste à *Europe I :* « Inviter Rocard à une émission, c'est plus intéressant que d'y convier Gaston Plissonier ! Les gens qui sont responsables d'émission, ils aiment bien Rocard. Il est jeune, l'emballage est joli ; ensuite il est intelligent et aimable. En outre, il est poli. Jamais un mot plus haut que l'autre. Enfin, c'est peut-être le pouvoir de demain. Bref, on se l'arrache[1]. » Honnêteté, franchise, rectitude, gentillesse, sont les qualités qui reviennent comme des leitmotive dès qu'on interroge la « classe » journalistique. A titre d'exemple, ce florilège. Le correspondant du *Spiegel* à Paris, Helmut Sorge : « Il est excellent à l'interview, répond sans détour, montre un certain humour[2]. » Michel Drucker, « vedette » de *TF1* et de *RTL :* « Tous les hommes politiques que j'ai

1. Entretien avec les auteurs, 2 octobre 1979.
2. Entretien avec les auteurs, 18 mai 1979.

approchés m'ont fait un numéro de star, tous. Il y en a un qui, à mon avis, dégage une forme de sincérité qui m'a touché, c'est Rocard. Il m'a paru plus authentique que les autres. Les autres sont des professionnels. Lui ne semblait pas encore l'être[1]. » Encore un avis autorisé, celui de Pierre Salinger : « Il passe très bien à la télévision. Parmi les dirigeants de la gauche, il est le meilleur. Je mets naturellement à part Georges Marchais qui est hors concours. Rocard serait un excellent candidat aux présidentielles, surtout dans les débats[2]. »

Arrêtons là ces citations qui risquent de devenir fastidieuses, à force d'être répétitives. Toutes nuances confondues, les hommes dont le métier est l'information apprécient Michel Rocard. Le dirigeant socialiste leur donne l'impression de sortir des sentiers rebattus de la fameuse politique politicienne tant décriée, il manifeste la volonté d'affronter les vrais problèmes, surprend parfois. Au-delà de cette opinion « professionnelle », qui peut souffrir des exceptions, mais très largement répandue chez les praticiens de l'information, faut-il rechercher des affinités idéologiques entre Rocard et le milieu de la presse, considéré dans son ensemble ?

A la fois journaliste et militant, infatigable randonneur sur les sentiers de la gauche depuis une quarantaine d'années, Gilles Martinet parle savamment de l' « esprit » des rédactions : « Les journalistes, sans étiquette politique, que j'appellerai " modérés ", sont fascinés par Rocard. Je les

1. *Lui*, septembre 1979.
2. Entretien avec les auteurs, 30 mai 1979.

classe sous la rubrique " libéral-sceptique ". Fréquentant les cuisines depuis trop longtemps, ils ne peuvent pas manifester un enthousiasme immodéré quand ils voient arriver le plat. Ils sont donc hostiles à l'égard du dépliant publicitaire de la gauche : voilà pour le scepticisme. Mais en même temps, ils ne veulent pas être classés à droite. Pour eux, Rocard représente la gauche ouverte et réaliste. Ils ne sont pas loin de penser : si la gauche était à l'image de Rocard, nous y serions. Tous ces gens, Jean-François Revel, Olivier Todd, Georges Suffert, s'ils ne sont pas avec la gauche, c'est de la faute de la gauche. Dans leur attirance pour Rocard, il entre une part d'alibi[1]. »

Rédacteur en chef de *L'Express,* après avoir pendant de longues années appartenu à l'équipe du *Nouvel Observateur,* Olivier Todd est un bon prototype de ces « libéraux-sceptiques » dont parle Martinet. S'il est revenu de bien des illusions, évaporées dans les marécages indochinois, il continue à mener un combat sourcilleux pour la défense des Droits de l'homme, notamment dans le Sud-Est asiatique. Todd : « Je ne suis certainement pas un adversaire de Rocard. La première chose qui me frappe en lui paraît anecdotique mais compte beaucoup pour son image : il semble ne pas avoir vieilli. Ici, à *L'Express,* il bénéficie d'un préjugé favorable, aussi bien au service politique qu'au niveau de la direction du journal, à l'exception peut-être de Raymond Aron qui affiche plus de perplexité. Pour moi, Rocard a deux profils : un droit, réformiste, presque social-

1. Entretien avec les auteurs, 26 juin 1979.

démocrate, et un gauche, plus révolutionnaire ; mais il lui manque une image de face[1]. » A plusieurs reprises, après les élections législatives de mars 1978, *L'Express* prend position, dans le duel qui oppose François Mitterrand à Michel Rocard, pour le second. Par exemple, en septembre 1978, Jean-François Revel écrit dans un éditorial intitulé « Le courage de Michel Rocard » : « La cause de la popularité de Rocard, c'est surtout le sentiment qu'ont les électeurs de tenir en lui l'homme capable de replacer l'opposition sur le terrain des réalités... Le courage de Rocard est d'avoir condamné l'inadéquation entre la société moderne et le discours politique du P.S. » Libéraux et farouchement anticommunistes, rêvant d'un Giscard qui finirait par accomplir ce qu'il promet et d'une gauche, débarrassée d'un marxisme sclérosant, qui ne promettrait que ce qu'elle pourrait accomplir, les éditorialistes de *L'Express* pensent trouver leur point de chute dans les thèmes développés par Michel Rocard. Nous sommes loin maintenant des simples critères « journalistiques » que nous avons abandonnés pour les terrains mouvants de l'idéologie. Dans la presse qui traduit des courants d'opinion, comment séparer les deux aspects ?

Le Nouvel Observateur est un autre exemple de la difficulté de tracer une frontière. Les adversaires de Rocard vous l'affirment : l'hebdomadaire dirigé par Jean Daniel est le principal support du député des

1. Entretien avec les auteurs, 23 mars 1979.

Yvelines. Quarante-cinq ans, historien, universitaire, directeur de collection aux éditions du Seuil, Jacques Julliard a bien des casquettes. Nous lui demandons d'enfiler d'abord celle d'éditorialiste au *Nouvel Observateur :*

— Une majorité des journalistes de *L'Observateur* a reporté sur Michel Rocard l'espèce de préjugé favorable permanent qu'ils avaient à l'égard de Mendès France. Il s'est produit une sorte de transfert. Certains événements ont par la suite renforcé la tendance. Il a suffi que *L'Observateur,* après le second tour des élections législatives de 1978, fasse sa « une » sur Rocard, pour qu'il soit catalogué comme rocardien. Ce qui est tout de même prodigieux ! Car tout professionnel de l'information — par exemple américain — vous dirait qu'au soir des élections, il avait le choix entre la photo du Président (qui après tout était le vainqueur) ou, si l'on n'avait pas envie de s'adonner à un exercice aussi masochiste, Rocard. Les commentaires que cette initiative a entraînés ont été propres à convaincre un journal comme *L'Observateur* qu'il était plus rocardien qu'il ne le pensait ! Pour le reste, il y a eu au moins autant d'articles favorables à Mitterrand ; mais joue ici un procédé qui relève de l'intimidation : tout article qui n'est pas favorable au premier secrétaire est considéré comme une agression, et il le fait savoir.

— Tout de même, en général, *L'Observateur* sert Rocard...

— Chaque fois que Rocard se sert bien lui-même, oui. *L'Obs* est une bonne caisse de résonance pour lui. En revanche, lorsqu'il commet des gaffes ou traverse une passe difficile, *L'Observateur*

ne lui fait pas de cadeaux. Ses journalistes sont, tout autant que les autres, sensibles à l'événement. Les hommes politiques sont incapables d'accepter cette idée que les journalistes servent l'événement ; ils cherchent des complots là où il n'y en a pas. Ce qui est sûr aussi, c'est qu'on peut facilement dialoguer avec Rocard, tandis qu'avec Mitterrand, c'est plus difficile, et l'on obtient plutôt des audiences que des interviews.

— Est-ce que dans l'équipe de *L'Observateur*, des phénomènes de génération interviennent ?

— Pas toujours. Les phénomènes de génération jouent peu dans la mesure où ce ne sont pas les tranches d'âge qui différencient les rocardiens des autres. Ce qui est en jeu, c'est le rapport à la politique. Je dirai presque : moins on est dans la rubrique politique, plus on a de la sympathie pour Rocard. On observe d'ailleurs le même phénomène au *Monde*. C'est plutôt dans les rubriques culturelles qu'une sorte de « rocardisme » a pénétré. Il y a deux hommes politiques en France qui ont compris que l'hégémonie idéologique ne tient pas uniquement aux commentaires politiques, et qui donc ont eu le souci d'imprégner de leur vision l'ensemble du champ culturel, c'est Giscard à droite et Rocard à gauche. Ce que ne font ni Mitterrand ni Marchais, même s'ils président beaucoup de raouts politico-culturels genre foire aux jambons.

— Ce jugement est sévère pour Mitterrand dont les goûts et compétences littéraires sont reconnus.

— Certes ! Mais ce sont des qualités personnelles. Il n'empêche qu'il a une vision instrumentale de la culture, d'où le divorce à peu près radical entre l'intelligentsia et les hommes politiques de gauche.

A leur place, cela me poserait un problème. Parce que la gauche, en France, n'a jamais acquis sa pleine signification que lorsqu'elle était l'alliance du combat pour l'intelligence et du combat pour la justice. La gauche est cela depuis le XVIII^e siècle. Si elle n'est plus cela, elle n'est plus rien du tout. Or, il me semble que l'on revient à une période « molletiste » où le combat pour l'intelligence devient un combat pour l'habileté, et le combat pour la justice un combat pour le pouvoir[1].

Nous voilà, apparemment, entraînés bien loin de notre sujet. Et pourtant, cette définition de la gauche donnée par Julliard rencontre l'adhésion des responsables du *Nouvel Observateur,* comme celle de Michel Rocard... Gilles Martinet, cofondateur de *L'Observateur,* membre de son actuel conseil d'administration : « Jean Daniel pense son journal comme l'organe de la rénovation de la gauche, de l'ouverture de la gauche ; avec Rocard ou Maire, la sympathie est évidente parce que les interrogations sont identiques. Mais paradoxalement, *L'Observateur* est le journal pour lequel Rocard a fourni le moins d'efforts. Il n'y vient jamais, ses collaborateurs non plus. Après la défaite de 1978, le préjugé favorable s'est accentué, avec une réserve au service politique. Là, on observe au contraire une méfiance assez forte ; il agace, le côté " il-en-fait-trop " est mal ressenti, l'aspect marketing politique détourne, la fragilité du personnage inquiète. Tous ces facteurs se cumulant, ceux qui lui étaient d'abord favorables deviennent ensuite, en le fré-

1. Entretien avec les auteurs, 22 juin 1979.

quentant professionnellement, assez critiques. Et puis, il y a la réticence de ceux qui se situent plus à gauche. »

La connivence profonde entre *Le Nouvel Observateur* et Michel Rocard est idéologique. Depuis une vingtaine d'années, le courant qui porte l'un et l'autre, celui d'une « nouvelle gauche » réaliste et moderne, inquiète et passionnée, a charrié, de la guerre d'Algérie aux interrogations post-soixante-dix-huitardes, bien des questions essentielles ; aux grandes étapes de cette quête, on retrouve chez Jean Daniel comme chez Rocard les mêmes approches, les mêmes incertitudes et pour tout dire le même combat. Bien au-delà de l'intérêt purement « professionnel », et sans se donner la peine d'évoquer d'hypothétiques conspirations, force est d'admettre que le soutien que reçoit Michel Rocard du côté de la rue d'Aboukir[1] est en quelque sorte familial. La matrice commune sent, diraient certains, la sacristie. Dans *L'Ère des ruptures*, Jean Daniel rapporte une conversation avec François Mitterrand où le leader du P.S. reproche au directeur de *L'Observateur* son indulgence suspecte à l'égard de certains milieux chrétiens. Procès qui est également instruit, nous aurons l'occasion de le voir, contre Michel Rocard.

Le Matin, fondé par Claude Perdriel, encourt, lui aussi, le reproche de « rouler » pour Rocard. Guy Claisse, rédacteur en chef-adjoint : « On ne peut nier que *Le Matin* ait des penchants rocardiens. A la création du journal, nous avons cherché un

1. Siège de la rédaction du *Nouvel Observateur*.

éditorialiste détaché des partis. Nous avons pensé à Alain Touraine sans prévoir qu'il deviendrait totalement rocardien. Il donne le ton aux pages commentaires. Par ailleurs, la rédaction du *Matin* est une rédaction jeune, sensible à tous les thèmes issus de Mai 68. Il y a convergence de sensibilité entre l'entourage de Rocard et notre équipe, mais dans les pages politiques, on garde une certaine distance. Quant à Rocard, personnellement, il est d'une très grande discrétion[1]. »

Intérêt, sympathie ou attrait, l'attitude des journalistes à l'égard de Michel Rocard n'éclaire qu'un des aspects de notre étude ; à écouter les uns et les autres, on saisit bien comment le « phénomène » est perçu dans les rédactions. Mais comment fonctionne la machine rocardienne en direction de la presse ? Posons la question avec la crudité nécessaire : Rocard manipule-t-il les journalistes ?

Très tôt, celui qui n'était encore que le jeune secrétaire national du P.S.U. s'est attaché à cultiver ses relations avec les milieux de l'information. Roland Cayrol, aujourd'hui professeur à l'Institut d'études politiques de Paris et conseiller de Louis Harris-France, raconte les premiers pas de Rocard dans ce domaine : « En janvier 1968, à l'issue d'un colloque, nous avons dîné ensemble et au cours du repas, je lui ai expliqué qu'il devait travailler son image publique. Je lui ai démontré qu'un parti n'est rien s'il n'a pas à sa tête un type qui " joue le jeu ".

1. Entretien avec les auteurs, 22 mars 1979.

Il en est convenu facilement et m'a dit de réfléchir à la question. La première idée était de le faire apparaître et connaître. Avec la complicité de gens de l'A.F.P. qui nous aidaient, nous rédigions tous les jours un communiqué sur les sujets les plus divers, signé Rocard. Par la suite, nous avons organisé des déjeuners. Tous les mardis, de manière systématique, Michel déjeunait avec un journaliste. Souvent, il fallait revoir après le même journaliste pour réparer ses bourdes. Et puis, nous avons écrit un nombre incroyable d'articles sur tous les thèmes possibles. Au début, Michel avait du mal à admettre qu'on puisse écrire à sa place. Pensez qu'à cette époque il était tellement scrupuleux sur ces questions qu'il répondait lui-même au courrier en rédigeant les réponses à la main. Plus tard, il s'est très bien adapté à la négritude [1]. »

Le travail de prospection porte ses fruits. Guy Claisse est précisément un de ces journalistes que Rocard voit régulièrement : « J'ai rencontré Michel, pour la première fois, au colloque de Grenoble en 1966. J'étais alors à *Europe I* et j'avais été contacté pour suivre cette affaire par André Salomon, un ancien communiste lié à Rocard. Ensuite, j'ai dîné deux ou trois fois avec lui. En mai 1968, j'ai réussi à le faire passer sur l'antenne d'*Europe I*. Et, en 1969, lorsqu'il a été candidat à l'élection présidentielle, Salomon m'a demandé si je ne voulais pas les aider. Il a organisé chez lui cinq ou six soirées d'entraînement au magnétophone. Je posais des questions et Rocard répondait. On

1. Entretien avec les auteurs, 15 juin 1979.

écoutait la réponse et on faisait la critique mot à mot. Rocard s'est prêté de bonne grâce au jeu. Il montrait beaucoup de sérieux et beaucoup d'humilité. C'était un travail très chaleureux[1]. »

Cette campagne présidentielle de 1969 marque un tournant dans la " fabrication " de l'image rocardienne. Fini les cénacles, les conclaves et les étroites chapelles. Confronté à des millions de téléspectateurs, projeté sur l'avant-scène, Rocard doit franchir la rampe, rendre accessible au grand nombre des idées, des concepts et un langage jusque-là réservés à des initiés. Il y parvient, non sans travail. Avec une petite équipe, il s'est installé dans un appartement de la rue de Rivoli. Roland Cayrol, qui a assisté Rocard durant toute cette expérience, témoigne : « On a bien rigolé rue de Rivoli. Claude Neuschwander avait amené un magnétoscope, qui était à l'époque une denrée rare. Le tirage au sort avait désigné Michel pour parler dès le premier soir à la télévision. Nous n'étions absolument pas prêts. Nous avons préparé un projet d'intervention sur le thème " reconstruire la gauche ". Il est parti travailler sur ce schéma. Quand il est revenu, nous avons enregistré. Puis nous avons regardé ; un vrai désastre ! A mesure que Rocard parlait, nous nous décomposions. Nous étions vraiment atterrés. Un mot en " isme " à chaque phrase, des périodes interminables où l'on perdait le fil du raisonnement. Il a lui-même arrêté en nous disant : ce n'est pas possible. Il a répété toute la nuit, pour en fin de compte parvenir à un

1. Entretien avec les auteurs.

résultat acceptable. Rocard était complètement malléable. Il intégrait les conseils que lui donnaient Jean Lallier ou Jacqueline Joubert (qui est venue trois ou quatre fois). Il était capable de recommencer dix fois la même prise en ayant l'air, la dixième fois, de venir d'inventer la réplique ; un véritable talent. Je l'accompagnais toujours dans les studios de la télévision. Il était très tendu, très anxieux, il tremblait beaucoup, mais il pensait à des choses simples que les grands professionnels oublient. Par exemple, dire bonjour aux techniciens ; cela n'a l'air de rien mais, pour le cadrage, cela aide[1] ! »

L'acharnement de Rocard paie. Les observateurs notent que, pour un novice, le leader du P.S.U. se comporte plutôt bien. Des défauts persistent : débit toujours trop rapide, complexité du vocabulaire, volonté d'en dire trop, trois idées par phrase, mais on note aussi la grande spontanéité, la franchise du candidat. Qualités et défauts sont déjà bien typés.

L'élection législative partielle de novembre 1969, où Michel Rocard affronte et bat Maurice Couve de Murville, approfondit les relations entre les journalistes et le leader du P.S.U. Dix ans plus tard, Ivan Levaï est encore sous le charme : « J'ai suivi sa campagne contre Couve pour *Europe I.* Je l'ai vu parler avec les prolos sur les marchés et dialoguer un quart d'heure après avec les cadres de Parly II ; il était aussi à l'aise avec les uns qu'avec les autres. Par le comportement, la manière d'être, il menait une sorte de campagne à l'américaine. Ce type, avec son naturel, je le trouvais différent de l'homme

1. Entretien avec les auteurs.

politique traditionnel. J'étais vraiment fasciné. C'était la première fois[1]. »

Cette cote d'amour, partagée par bien des confrères de Levaï, se ressent dans l'opinion. Le « phénomène » pointe son nez dans les sondages, à une hauteur surprenante. Cela ne dure pas. Empêtré dans les débats du P.S.U., Rocard sort rapidement de la lumière des projecteurs. Il continue d'entretenir d'excellents rapports personnels avec les journalistes mais c'est avec l'entrée au parti socialiste, en 1974, que commence un réel et systématique travail.

Le teint brique, une moustache aux rousseurs blondes, les yeux rieurs, la raideur d'une taille haute et des épaules de déménageur que contient à grand-peine la veste cintrée, Claude Marti a vaguement l'allure d'un colonel écossais de l'armée des Indes. Ce Suisse quinquagénaire, qui préside aux destinées d'une société multinationale de publicité, la T.B.W.A., est le principal conseiller en communication de Michel Rocard. Leur amitié remonte à 1967. A cette époque, Marti est gaulliste, de gauche, il s'entend. Lorsque le Général quitte la scène, le publiciste se prend d'affection pour le leader du P.S.U. Il ne comprend pas grand-chose à son discours, mais la sincérité de l'homme le touche et l'animal politique l'attire. Discrètement, Marti rend service à Rocard et remplit pour lui quelques missions de confiance. Surviennent les élections

1. Entretien avec les auteurs.

présidentielles de 1974. Rocard introduit entre les deux tours son ami dans le cercle des conseillers de François Mitterrand ; son impétuosité et son franc-parler ne séduisent pas vraiment le candidat unique de la gauche qui a d'autres soucis que de se faire rogner les canines comme le lui suggère Marti. Au lendemain de l'élection de Valéry Giscard d'Estaing, Claude Marti déjeune seul à seul avec Rocard. Au dessert, moment des serments d'amour, il se « déclare » : « Ce que je suis, ce que je sais faire, ce que je possède est à ta disposition. A la vie, à la mort. »

La suite de cette belle aventure humaine, Claude Marti nous la conte lui-même, dans son bureau. Il nous a prévenus : « D'habitude, sont assis à votre place des gens qui payent pour m'écouter ; trois heures, une brique, cela retient l'attention. »

Nous ne sommes restés qu'une heure et demie.

Marti : « Je me suis donc intégré à l'équipe et je ne l'ai jamais regretté. Je joue le rôle du provocateur. Cela ne me gêne pas d'être tenu par tous mes amis pour un homme de droite. Ce que j'apporte à Rocard ? » Il semble étonné qu'on lui pose une question aussi incongrue. « Je déteste les mots, les phrases, le masochisme. Je crois à la force, à la victoire, au pouvoir. Je suis devenu socialiste quand j'ai acheté ma première Jaguar. Parce que ma Jaguar, je la donne. Pour donner, il faut avoir. Il y a des lois économiques, heureusement, nous ne les connaissons pas. » Il s'interrompt un moment, histoire de vérifier si son numéro marche, reprend, cite Malraux et Simon Bolivar, quelqu'un d'autre encore et poursuit son monologue empli de vérités entières de cette cuvée : « Je sais qu'être un

homme, c'est affreux et merveilleux. Oui, je sais, tout cela, ce sont des banalités. » Nous n'avons rien dit mais nous devons avoir l'air passablement ahuris, car il nous lance, goguenard : « On ne vous avait pas avertis que j'étais comme cela. Si je vous ennuie, on arrête. Après tout, c'est bien vous qui êtes venus me chercher. » Nous protestons mollement.

Le spectacle continue, mais après ces hors-d'œuvre métaphysiques, notre interlocuteur aborde enfin un sujet qui nous intéresse infiniment plus que ses considérations sur la marche du monde :

— J'ai créé, il y a une quinzaine d'années, un personnage en publicité qui s'appelle Madame Michu. Je suis le père de Madame Michu et Madame Michu, c'est madame tout-le-monde ; c'est à elle qu'il faut s'adresser. Ma règle d'or : ce qui n'est pas simple ne peut pas être compris. Au début, je disais à Rocard : je ne comprends rien à ce que tu racontes. Il avait trois défauts essentiels. D'abord, le vocabulaire ; c'était un horrible mélange de jargon technocratique et de jargon militant. Je lui disais : parle aux gens le langage qu'ils comprennent et surprends-les avec ce qu'ils attendent. Ce n'est pas sorcier, le B-A-BA du publicitaire. Le jargon de caste, c'est antidémocratique. La deuxième chose qui n'allait pas, c'était la rapidité du débit. La troisième, sympathique chez un homme de trente-cinq ans, plus suspecte ensuite, était l'aspect un peu titi, un peu Tintin. Il avait une certaine façon de gouailler par moments, faussement populaire, qui n'entrait pas dans les signes de reconnaissance usuels. Si votre langage est trop

particulier, il vous empêche de cadrer avec le mécanisme politique général.

— Il est au point, Rocard, maintenant ?

— Vous avez l'air de parler d'un moteur de voiture. Le marketing politique, c'est de la connerie. Quiconque vous dit qu'il fabrique un homme politique est un gugusse.

Brusquement, il saisit un lingot d'or qui traîne sur son bureau et nous lance, accusateur : « Ceux qui achètent ça en ce moment, il faut les fusiller. » Tremblants, nous retournons nos poches. Rassuré, il poursuit : « Je ne suis pas particulièrement modeste, vous vous en êtes aperçus. » Au début de l'entretien, il nous a débité ses titres professionnels à un tel rythme que nous n'avons pas eu le temps de les noter, ni le courage de le faire répéter. « Je suis formidablement orgueilleux, reprend-il, mais devant ce qui est important, mon humilité n'a pas de bornes. Je ne donne pas de conseils à Michel Rocard. Je lui donne des avis. Le jour où il arrive au pouvoir, je perds les quatre cinquièmes de mon pouvoir d'achat et je prends le métro[1]. »

Nous reprenons l'ascenseur.

Après le cyclone, la sérénité. Jean-Paul Ciret se définit lui-même comme un jeune homme de bonne famille. Il en a l'allure. La trentaine amorcée, la mine chiffonnée du gars qui a eu un réveil douloureux, les cheveux déjà grisonnants, Ciret est un autre spécialiste en communication de l'équipe Rocard. Son itinéraire contraste avec celui de Marti. Ses classes, en politique, il les a accomplies

1. Entretien avec les auteurs, 19 septembre 1979.

dans les mouvements chrétiens de jeunesse, notamment à la J.E.C. dont il fut le président de 1967 à 1969. Il entre ensuite au groupe Bayard-Presse où il s'occupe plus spécialement du journal *Promesses.* Dans le même temps, il adhère au P.S.U. ; très vite, on l'associe aux travaux de la direction nationale où il est censé être l'homme des relations avec la presse. Pendant deux ans, il assiste aux réunions sans ouvrir la bouche ; il ne comprend pratiquement rien à ce qui se raconte. Cette coupure entre le jargon militant et le langage de tout le monde le marque profondément. De temps à autre, Rocard lui demande son avis pour préparer des émissions de radio ou de télévision. Mais ses conseils d' « expert » effraient les politiques qui redoutent que le « message » soit édulcoré. En fait, mal à l'aise dans un P.S.U. trop révolutionnaire à son goût, Ciret accueille avec soulagement l'entrée au parti socialiste. En 1975, un groupe de travail, formé de professionnels de la communication, se met en place autour de Michel Rocard. Outre Claude Marti et Jean-Paul Ciret, devenu entre-temps, directeur-adjoint de la revue de consommateurs *Que choisir ?,* participent à cette cellule un ami d'enfance de Rocard, Michel Castagnet, qui dirige une agence de publicité, et Pierre Zémor. Ancien mendésiste, passé par le mouvement étudiant et l'U.N.E.F., membre du P.S.U. depuis 1963, Pierre Zémor, conseiller municipal socialiste à Cachan, s'occupe d'organisation d'entreprises et enseigne à H.E.C. C'est cette équipe qui va façonner l'image publique de Michel Rocard, penser la politique en termes d'opinion, interpréter le « message » afin de le mettre à la portée de chacun. Le leader est

soumis à des séances d'entraînement ; tour à tour, il répète les différents types d'interventions radiophoniques ou télévisées : face à face, interview, déclaration. Jean-Paul Ciret : « On cherchait à faire ressortir ses qualités fondamentales : la décontraction, la spontanéité, et à gommer ses défauts : débit, complexité, structure trop longue de la phrase. Un groupe comme le nôtre permet de révéler les potentialités, d'exploiter les atouts, mais évidemment pas de les créer. On ne fabrique pas à partir du néant. Rocard est très doué. Il intègre facilement les critiques[1]. »

Opinion partagée par Claude Marti : « Nous avons passé des heures à travailler avec le magnétoscope, à reprendre ses interventions, à remodeler les phrases. Quelquefois, Michel nous lance : " Qu'est-ce que vous me cassez les pieds ! " Sa colère dure trente secondes et il repart. »

Le « cobaye » paraît satisfait de l'expérience. Agacé et amusé par ce genre de pensum, Michel Rocard s'y prête parce qu'il le sait indispensable. « J'apprends énormément, reconnaît-il, mais mon " groupe image ", comme on dit, né par hasard de deux amitiés, est beaucoup moins pesant qu'on ne le pense. Nos structures de parti sont lourdes et imparfaitement démocratiques. Passé un certain niveau de responsabilité, on court le risque de mal mesurer le décalage avec l'opinion publique. C'est cela le service que me rend mon " fameux " groupe image. Il tente de corriger mon défaut principal à la télévision, c'est-à-dire ma tentation pédagogique

1. Entretien avec les auteurs, 14 juin 1979.

permanente. A la télé, il faut assener, sans expliquer ; c'est pour moi une espèce d'attentat à la dignité et de l'émetteur et du récepteur du message. Je subis comme une contrainte, comme une frustration, de me plier à ces règles. Pour moi, l'explication est le fondement même de la démocratie[1]. »

Travailler la parole, modifier le langage, rechercher la simplicité dans l'expression sont des efforts nécessaires mais insuffisants. A la télévision, l'apparence compte. Ciret : « Nous avions un problème image : Rocard est petit — mais pas plus que Mitterrand ou Mendès. Il a l'air chétif, fragile. Il a tendance à rentrer la tête dans les épaules. » « Chétif, Michel ? » A l'instant où nous risquons cette épithète, Claude Marti nous incendie du regard : « Il n'est pas chétif, il faut savoir qu'on ne peut pas le mettre debout à côté de Giscard, c'est tout. Il est au contraire solide, sec, doté d'une endurance énorme. Il jouit d'une très bonne santé. C'est un problème de constitution. Demandez au chirurgien qui l'a opéré pour son fémur cassé. Jamais vu des os aussi gros ! De toute façon, ce qui compte à la télévision, c'est la présence. Et la présence, c'est la force intérieure. Je l'accompagne à toutes ses prestations parce que je suis celui qui le décontracte le mieux avant. Il est très concentré, et il faut pouvoir extérioriser cette intensité intérieure. La voix joue beaucoup ; il a une très bonne voix, tendue, chaleureuse. Et puis le regard, c'est fondamental. Et le grain de la peau... »

Claude Marti, publicitaire de talent, connaît son

1. Entretien avec les auteurs, 4 décembre 1979.